

Meran, vermutlich März 1920

Liebe Frau Milena,

Sie münn sich mit der Übersetzung inmitten der trüben Wiener Welt. Es ist irgendwie rührend und beschämend für mich. Von Wolff dürften Sie wohl schon einen Brief bekommen haben, wenigstens schrieb er mir schon vor längerer Zeit von einem solchen Brief. Eine Novelle „Mörder“ die in einem Katalog angezeigt gewesen sein sollte, habe ich nicht geschrieben, es ist ein Mißverständnis; da sie aber die beste sein soll, mag es doch auch wieder richtig sein.

Nach Ihrem letzten und vorletzten Brief scheinen Unruhe und Sorge Sie ganz und endgültig freigegeben zu haben, das bezieht sich wohl auch auf Ihren Mann, wie sehr wünsche ich es Ihnen beiden. Ich erinnere mich an einen Sonntag-nachmittag vor Jahren, ich schlich auf dem Franzensquai an der Hauswand hin und traf Ihren Mann, der auch nicht viel großartiger mir entgegenkam, zwei Kopfschmerzen-Fachleute, jeder allerdings in seiner ganz andern Art. Ich weiß nicht mehr, ob wir dann mit einander weitergiengen oder an einander vorüber, der Unterschied zwischen diesen beiden Möglichkeiten dürfte nicht sehr groß gewesen sein. Aber das ist vergangen und soll tief vergangen bleiben. Ist es schön bei Ihnen zuhause?

Herzliche Grüße

Ihres

Franz Kafka

Le contexte

Cette lettre est la première que Kafka, alors à Merano, écrivit à Milena Jesenská. Milena, qui vit à Vienne depuis son mariage catastrophique avec Ernst Pollak (ou Polak), en 1918, lui avait écrit pour lui proposer de traduire en tchèque le premier chapitre de *L'Amérique*, *Le soutier*, à quoi il avait consenti.

Même sans connaître le contexte biographique, on comprend, grâce à plusieurs détails précis, qu'il s'agit d'une réponse :

- *Sie mühn sich mit der Übersetzung...* (1)
- *Von Wolff dürften Sie wohl...* (2 sqq) ; on peut d'ailleurs penser, même sans savoir que Kurt Wolff était l'éditeur de Kafka, que cette lettre est en rapport avec le projet de traduction
- *...da sie aber die beste sein soll...* (5) : l'emploi de *sollen* permet de penser que Milena a dit elle-même que cette nouvelle était la meilleure du catalogue, ou qu'elle a rapporté à Kafka les propos d'une autre personne
- *Nach Ihrem letzten und vorletzten Brief...* (7)

Le style

Le style est simple, pas de recherche particulière. Kafka s'intéresse à Milena, à son travail, à son environnement, à des soucis dont elle lui a parlé. Il parle de lui-même, non sans humour (la nouvelle, la rencontre avec Pollak)

À quoi faut-il être attentif ?

- Aucune difficulté de structure
- Il faut veiller à bien saisir la nuance des termes employés, aussi bien en allemand, pour comprendre le texte en profondeur, qu'en français, lors du choix d'une traduction.
- Revoir le sens et l'emploi des verbes de modalité : *sollen*, *dürfen* et *mögen* sont employés six fois en quinze lignes.

Analyse détaillée

1-2 : *sich mühen*, proche de *sich anstrengen*, *sich bemühen (um)*, appartient essentiellement à la langue soutenue. Le sens n'a rien à voir avec le verbe *peinen*, qui indique certes lui aussi un effort, mais laisse entendre en arrière-plan que la personne a du mal à faire quelque chose. Ce que dit ici Kafka, simplement, ce n'est pas que Milena *peine* ou *a du mal*, mais qu'elle se donne du mal, qu'elle doit travailler, qu'elle est engagée dans un effort - la nuance est importante, Kafka, qui écrit pour la première fois à Milena, et dont l'élégance et la délicatesse étaient connues, ne se serait certainement pas permis de la faire apparaître comme quelqu'un de laborieux.

Inmitten der trüben Wiener Welt : aucune difficulté de compréhension ; il faut toutefois penser à la manière de rendre ces adjectifs invariables formés sur des noms de villes, on ne parle pas de la foire francfortoise du livre, mais de la foire de Francfort, c'est-à-dire de la foire qui se tient à Francfort ; de même, on ne parle pas de saucisses francfortoises, mais de saucisses de Francfort. Le *trouble monde*

viennois, outre la maladresse, serait tout à fait inadapté.

Quant à *trübe*, il est vraisemblable que Kafka reprend ici un mot employé par Milena. Milena avait-elle écrit en tchèque ou en allemand ? Si elle a écrit en allemand (le plus vraisemblable), quel est le mot tchèque qu'elle a voulu rendre ? Il arrive, lorsqu'elle écrit en allemand, qu'elle laisse échapper quelques imprécisions. Le *trouble monde de Vienne* étant trop ambigu, il est préférable de chercher du côté de *l'obscurité*, qui correspondrait bien à la réalité décrite par Milena dans ses chroniques pour la revue *Tribuna*.

Par l'emploi de *beschämend*, Kafka indique sa propre confusion. Il ne dit évidemment pas que tout cela est *honteux*, mais que cela suscite chez lui un sentiment de honte, ou qu'il se sent honteux. Il faut encore insister sur la nécessité de travailler avec des dictionnaires bilingues.

2-5 L'emploi de *dürfen* au subjonctif Il indique ici la supposition, la probabilité, l'idée que quelque chose a dû se passer. Cette idée est renforcée par *wohl*. Cela ne dispense pas de respecter le temps du verbe *bekommen*.

Il convient par ailleurs de ne pas se laisser enfermer dans une espèce de mot à mot laborieux pour traduire la suite de la phrase. On ne peut dire en français *il m'a écrit à propos d'une telle lettre*. La phrase comporte trois informations : une lettre que Milena aurait dû recevoir, une lettre que Kafka a reçue, et une lettre dont lui a parlé Wolff (celle que Milena aurait dû recevoir). À partir de là, il faut que ce soit lisible, simple et fluide, puisque l'allemand est lui-même lisible, simple et fluide.

Revoir les emplois du comparatif : *er ist älter als sein Bruder* signifie il est plus âgé que son frère, mais *ein älterer Herr, eine ältere Dame* sont *un monsieur, une dame d'un certain âge*. Ne pas escamoter ici la traduction du comparatif dans *vor längerer Zeit*.

Kurt Wolff était l'éditeur de Kafka, on peut comprendre que Milena, qui souhaitait traduire en tchèque le premier chapitre de *L'Amérique*, avait besoin de son accord. Mais il n'est absolument pas nécessaire de connaître ce détail pour traduire.

5-7 : La nouvelle dont il est question, que Milena appelle par erreur *Mörder*, est en fait la nouvelle *Ein Brudermord*, d'abord intitulée *Ein Mord*. S'il n'est pas nécessaire de connaître ce détail, il est nécessaire, en revanche, de connaître l'emploi des verbes de modalité, en l'occurrence *dürfen* : là encore, idée de supposition, d'hypothèse : Kafka fait ici allusion à quelque chose dont lui a parlé Milena, et il plaisante - ce n'est pas moi l'auteur, mais puisque c'est apparemment (encore *sollen*) la meilleure nouvelle du catalogue, c'est sûrement (*mögen*) tout de même moi qui l'ai écrite. Pour Kafka, qui est souvent plus joueur qu'il n'y paraît, et qui s'amuse volontiers de l'ambiguïté entre réel et non réel, il est évident que les verbes

de modalité et les modes jouent un rôle essentiel.

Le verbe *anzeigen* (*signaler*, *dénoncer*, selon le contexte), n'est pas synonyme de *ankündigen* (*annoncer* quelque chose qui va se produire). Nécessité de travailler avec les dictionnaires unilingues dans les deux langues.

Doch auch wieder : on ne peut que les traiter et les traduire en bloc, une fois que leur fonction a bien été identifiée, fonction de correction par rapport à ce qui vient d'être dit, façon de se soumettre à ce que prétendait Milena.

8-10 : Kafka pense au contenu des deux dernières lettres de Milena, à ce qu'il a pu en déduire. Il faut penser que *nach* n'a pas seulement un sens temporel - non pas *après*, mais *d'après*. Il serait d'ailleurs tout à fait absurde, de l'ordre du non-sens, de traduire par *après* : comment Kafka pourrait-il savoir ce qui s'est passé *après* ces deux dernières lettres ? Ne disposant que des informations contenues dans ces lettres, il n'est informé que de ce qui s'est passé *avant*, et que Milena lui a raconté.

Lorsque l'on traduit, il ne faut jamais perdre de vue l'ensemble du texte, de ce qui est dit, de ce qui est logique, cela permet d'éviter au moins les non-sens.

Attention au nombre de lettres, il y a une dernière lettre et une avant dernière-lettre, donc deux lettres, donc pluriel. Dire *votre dernière et avant-dernière lettre* n'aurait aucun sens, cela signifierait que la dernière et l'avant-dernière sont une seule et même lettre...

Endgültig, austriacisme, vieilli pour *endgültig*.

Wie sehr ne pose aucun problème en allemand, on comprend instantanément qu'il ne s'agit pas d'une comparaison. En français, *comme* serait un peu ambigu, c'est pourquoi il est préférable de choisir une autre construction.

10-12 : *Großartig* renvoie à quelque chose qui fait de l'effet, qui impressionne, qui a de l'éclat, c'est dans ce sens-là qu'il faut chercher. Kafka et Pollak ne sont ni l'un ni l'autre en mauvais état ou en piteux état, ce qui ferait référence à une apparence physique, ce qui est tout à fait impensable s'agissant de Kafka, et aussi d'Ernst Pollak, le mari de Milena (qui à l'époque de cette rencontre ne l'était pas encore, le mariage date de 1918).

Il s'agit en fait du quai François-Joseph, perpendiculaire au pont de l'Empereur François Ier. Il fut rebaptisé en 1919 quai Masaryk, puis en 1952 quai Smetana. On ne saurait tenir rigueur à un candidat de ne pas connaître les noms des rues, des ponts et des quais de Prague.

Kafka souligne a posteriori la différence entre deux types de migraine, et donc entre deux hommes - dans une lettre à Milena, c'est important, cela doit être mis en évidence (*in seiner ganz anderen Art*).

13-15 : *ich weiß nicht mehr* évoque l'idée d'oubli ; penser à l'expression très courante lorsque l'on évoque des souvenirs, *weißt du noch ? = tu te rappelles ?*

On retrouve *dürfen* avec sa valeur d'hypothèse, de probabilité. Dans la mesure où

dürfte est un présent (du subjonctif II), le passé est assuré par *gewesen sein*. On peut penser que s'il y avait aussi peu de différence entre les deux possibilités, c'est que l'échange n'a pas dû être très intense, soit pour cause de migraine, soit parce qu'ils n'avaient pas grand-chose à se dire. Kafka avait déjà rencontré Pollak au café Arco, mais il n'y avait pas de sympathie particulière entre les deux hommes.

On retrouve dans l'avant-dernière phrase le verbe de modalité *sollen*, cette fois avec l'idée de devoir.

Tief vergangen bleiben. Quelques années avant Thomas Mann et la première phrase de *Joseph und seine Brüder*, *Tief ist der Brunnen der Vergangenheit*, Kafka propose l'image du passé comme enfouissement.

La dernière phrase n'est pas difficile à comprendre, il suffit de réfléchir et de se demander de quoi parle Kafka, sur quoi porte exactement sa question, de manière à éviter une espèce de mot à mot ridicule du type Est-ce beau chez vous à la maison ?

Proposition de traduction

Merano, probablement mars 1920

Chère Madame¹,

Vous voilà obligée, dans le sombre monde de Vienne, de travailler sur cette traduction. J'en suis d'une certaine manière ému et honteux. Vous auriez déjà dû recevoir une lettre de Wolff, il m'a en tout cas écrit, il y a pas mal de temps, qu'il vous avait fait un courrier. Je ne suis l'auteur d'aucun récit intitulé „Assassin“, qui, dites-vous, aurait été annoncé dans un catalogue, c'est un malentendu ; mais puisque selon vous, c'est le meilleur, il se pourrait tout de même que vous ayez raison.

D'après vos deux dernières lettres, il semble qu'agitation et souci aient complètement et définitivement cessé de vous poursuivre, je suppose que cela concerne aussi votre mari, je vous le souhaite très fort à tous deux. Je me souviens d'un dimanche après-midi, il y a des années, où, alors que je me traînais le long des façades du quai François-Joseph, j'ai vu venir de la

¹ Il faut faire un choix. Contrairement à l'usage en vigueur en France (usage largement battu en brèche par le commerce et la publicité), l'usage en Tchécoslovaquie est de faire suivre *Monsieur*, *Madame*, du nom ou de prénom du destinataire, selon le degré de proximité. Nous sommes en 1920, Kafka connaît les usages. Il ne s'adresse pas à Madame Pollak, mais à Madame Milena. Le français ne dispose pas de ces nuances. Il faut donc ou bien copier l'usage tchécoslovaque, ou s'en tenir aux règles de politesse françaises de l'époque (1920).

direction opposée votre mari, qui n'avait pas l'air plus brillant que moi, deux experts en migraine, en tout état de cause chacun à sa manière. Je ne me rappelle pas si nous avons poursuivi notre chemin ensemble ou si nous nous sommes simplement croisés, de tout façon, cela n'aurait pas fait grande différence. Mais c'est du passé - ne déterrons pas le passé. Est-ce que votre logement est agréable ?

Bien à vous²,
Franz Kafka

² Alors que *herzliche Grüße* est en allemand d'un emploi très courant, y compris à cette époque, cordialement est en français inadapté au contexte et à l'époque. Sans avoir recours à certaines formules de politesse de la correspondance de Proust ou de Flaubert (à George Sand : *votre vieux troubadour bien embêté* ; à Tourgueniev : *votre vieux démolî*), la formule *bien à vous* est suffisamment neutre, suffisamment polie et amicale pour trouver sa place ici.